

Pat

Quand les noms d'oiseaux fument

Manier l'insulte politique pour mettre K.-O. son adversaire est tout un art. Parfois spirituelle, parfois drôle ou pathétique ou répugnante, mais toujours satisfaisant notre voyeurisme. Pétaque de plombs ou tactique ? « Excrément, gland de potence, baron de mes deux, moule à claque ». Ah voilà qui a de l'allure. On savait s'en envoyer des vertes et des pas mûres dans les travées de l'Assemblée à la fin du XIXe siècle. Que les « casse toi, pov'con » et autres « sale mec » font pâle figure à côté de ça. Niveau cour de maternelle, même. Autrefois, au moins, on s'insultait avec panache et bravoure, on y mettait les formes et on n'y allait pas non plus avec le dos de la cuillère. Sous la IIIe République, Clemenceau était maître en la matière. « Il a voulu vivre César et il est mort Pompée », raillait l'homme d'État après la « mort heureuse » du président de la République Félix Faure en 1899 dans les bras d'une mondaine. Mais le « Tigre » pouvait aussi se montrer moins lyrique. Sous sa verve, Émile Loubet et son épouse se transformaient en « couple de petits-bourgeois incultes et sans éducation installés à l'Élysée, quelle pitié ! ». Jaurès ? Un « dangereux imbécile », dont l'assassinat fut

une chance pour la France ». Édouard Herriot ? Une « bouse de vache ». Gambetta ? Une « barbe à poux ». On volait donc aussi à hauteur de latrines, à l'époque. En 1809, Napoléon avait réduit Talleyrand à de « la merde dans un bas de soie ». Innovant, dans le contexte ampoulé d'alors. Avec Victor Hugo, le premier d'entre tous, c'est au XIXe siècle que l'on croise les meilleurs pamphlétaires, de « véritables stylistes de l'injure », explique Bruno Fuligni, auteur d'un Petit dictionnaire des injures politiques (L'Éditeur). Aujourd'hui, André Santini rejoint un peu cette veine. « À force de descendre dans les sondages, elle va finir par trouver du pétrole », avait-il dit d'Édith Cresson. On n'hésite pas, au XIXe, à appeler au meurtre. La réplique face à l'outrage ? Le plus souvent un duel à l'épée ou au pistolet. Après la Seconde Guerre mondiale, les échanges se sont pacifiés, jusqu'à l'entrée en action des chargés de communication, véritables fers à lisser le discours. Alors, quand surgissent ces dérapages pas si incontrôlés que ça, on s'offusque (pour la forme). « Rien ne vaut un bon vieux gros mot pour faire redémarrer les affaires », écrivait l'analyste des médias Daniel

Schneidermann en mai 2010 (Martine Aubry avait comparé Sarkozy à Madoff), en fustigeant le déclenchement immédiat de la « machine médiatico-exégétique » donnant de l'ampleur à l'affaire. C'est que l'insulte (« sauter sur » selon son étymologie) peut parfois se révéler une vraie tactique politicienne, soudant les clans autour de l'insulteur et de l'insulté (donnant dans la victimisation). Mais à qui profite donc le crime ? « Désormais, on considère qu'une personnalité politique doit apparaître comme quelqu'un de responsable, sachant aussi bien contrôler son corps que sa parole », juge Bruno Fuligni. « Et qu'elle n'a pas à se livrer à des provocations verbales ». L'insulte, capable de coller à la peau, en dit, en définitive, bien plus long sur l'insulteur que sur l'insulté. Florence Chédotal florence.chedotal@centrefrance.com